

POPculture

Michel Kemper

LES VIES LIÉES DE LAVILLIERS



Flammarion

Extrait de la publication

Michel Kemper

LES VIES LIÉES DE LAVILLIERS

Entre rêve et réalité, Bernard Lavilliers a plus d'une vie. Il existe en conséquence plusieurs manières de le raconter. On peut s'enfoncer avec lui au plus profond de la jungle amazonienne, se ganter de boxe, croupir dans d'infâmes geôles, se la jouer Borsalino... Ou, plus sagement, retrouver les traces d'un jeune homme dont l'ambition n'a d'égal que son talent. D'un chanteur qui, fardé pour l'éternité d'une palpitante légende, s'imposera comme un des géants de la scène et le restera.

Ce livre est un choc et fera débat. Ce n'est pas l'histoire officielle, mythographie mille fois imprimée, qui y est racontée : c'est l'envers de la légende. Longue enquête de plus de six ans qui démêle le vrai du rêve, l'usage du rêve, où, pour la première fois, nombre de ses compagnons de route racontent leur Lavilliers, ce livre révèle la part d'ombre d'un artiste qui s'est inventé un nid pour y accoucher d'une œuvre majeure. Après un long silence, la légende s'entrouvre enfin, mettant en lumière un personnage digne des plus beaux romans.

Longtemps critique musical pour la presse stéphanoise, Michel Kemper a rejoint en 2003 la fine équipe de la revue de référence que fut Chorus. Il est à présent rédacteur en chef du webzine Thou'Chant et anime NosEnchanteurs, un des blogs les plus importants sur la chanson.

Flammarion

Extrait de la publication

Les Vies liées de Lavilliers

DU MÊME AUTEUR

Mes nuits de concerts sont plus belles que vos soirées télé,

Éditions Mine de Crayon, 2002

Mes nuits critiques, Éditions Mine de Crayon, 2005

Michel Kemper

Les Vies liées de Lavilliers

Flammarion

POPculture

Collection dirigée par Laurent Chollet

© Flammarion, 2010
ISBN : 978-2-0812-4934-9

Extrait de la publication

À Cécilia, Lola, Jules et Arthur. À ceux qui, fidèlement, loyalement, ont fait naître et vivre et perpétuent encore l'esprit de la désormais mythique revue *Chorus (Les Cahiers de la chanson)*.

Et à tous ceux qui peuplent les pages de ce livre...

« Bernard Lavilliers, on a dit des tas de choses sur votre parcours, sur ce que vous aviez fait. Et j'ai envie, pendant que je vous ai devant moi, de vous demander le vrai du faux. On a dit que vous aviez été fugueur, pensionnaire d'une maison de correction, tourneur, comédien, boxeur, camionneur, patron de boîtes de nuit, directeur d'une école de variétés... On a dit beaucoup de choses, dites-moi tout.

— C'est simple, j'ai cinquante-huit ans donc j'ai fait tout ça, successivement. Et des fois en même temps. Donc j'ai plusieurs vies à la fois, ce qui fait qu'effectivement, parfois quand je compte, j'ai l'impression d'avoir déjà deux à trois fois plus que mon âge. J'ai souvent fait deux métiers parallèles, oui. Et je trouve que c'est intéressant parce que la création se trouve justement à l'intersection des deux, souvent. »

*9 janvier 2005, Radio-Canada,
entretien avec la journaliste Monique Giroux.*

Avertissement

À l'origine, ce livre devait être comme la biographie idéale de Bernard Lavilliers, travail commun entre lui et l'auteur. Dès septembre 2004, par son manager, le chanteur avait donné son accord de principe. Mais les rendez-vous furent tous ajournés, reportés du seul fait de l'artiste, pour en arriver à cette phrase sentencieuse et sans appel qu'il me lança, début octobre 2006 : « Je ne veux pas de livre sur moi, pas avant ma mort ! » Je ne sais ni ne saurais un jour à quoi aurait ressemblé ce livre rédigé à quatre mains, quel étrange *feed-back* aurait fait naître ce tout autre ouvrage, constant combat entre un réel et des possibles, négociations de mémoires où chaque pièce est changeante, fuite dans la démesure d'un personnage entre tous flamboyant... Ce livre ne sera pas écrit. Il m'arrive de sincèrement le regretter.

Mais, curieux et tenace, je m'étais fait à l'idée de travailler sur la vie de Lavilliers. C'est pourquoi, démarche en tous points différente, j'ai continué en solo. Et me suis lancé sur ses traces. Des traces en partie effacées, d'autres trop visibles, comme pour semer l'éventuel pisteur. Le jeu en valait la chandelle.

Biographies, livres d'entretiens, beaux livres... s'il existe quantité d'ouvrages sur, entre autres, Piaf, Brassens, Brel ou Renaud, et quelques poignées sur Ferré, Barbara, Gainsbourg, Souchon, Le Forestier, Bashung, Higelin et beaucoup

d'autres, il n'y a quasiment rien en librairie sur l'auteur des *Barbares* et des *Mains d'or* : deux livres seulement. Étonnant pour un artiste de ce gabarit, qui plus est à l'œuvre et à la légende aussi fournies, aussi passionnantes. Sans pouvoir en interdire d'autres (encore que...), c'est un euphémisme de dire que Bernard Lavilliers ne les a jamais ni appelés de ses vœux ni encouragés.

Le livre que vous tenez entre les mains a pour épice Saint-Étienne, là où Bernard Lavilliers est né, en octobre 1946, et a vécu jusqu'à son entrée dans la carrière de chanteur. C'est dans la région stéphanoise qu'habite une grande partie de sa famille. C'est là qu'est né aussi le mystère Lavilliers, soigneusement entretenu tant par l'artiste que par le cercle familial. Là également que réside l'auteur de ces lignes...

Cet ouvrage s'est imposé, dans sa forme définitive, au contact de très nombreux témoins de l'époque. Non en référence ou, au contraire, en réaction à une biographie officielle largement diffusée, mythographie mille fois imprimée, mais avec le souci de poser simplement nos pas dans ceux de l'homme. Ceux d'un Bernard Oulion qui, au sortir d'une étrange et complexe chrysalide, va devenir le Lavilliers que l'on sait. Toujours avec infiniment de respect envers l'artiste et l'ensemble des témoins, jamais pour le plaisir d'écorner une légende. Dans l'objectif unique de mieux comprendre une œuvre majeure que cette légende a nourrie à l'envi. Pour la décrypter avec une autre focale, et apporter parfois un éclairage différent, voire nouveau, à des chansons d'anthologie.

Ce livre peut ressembler à une biographie. Mais la bio de Lavilliers, jeu de piste inextricable aux règles mouvantes, jalonnée de multiples obstacles, est impossible à écrire. On peut néanmoins en chercher les clés dans un trousseau invraisemblable, tenter d'en démêler le vrai du faux, d'analyser l'usage du faux, en suivant la trace d'un fauve aussi habile qu'agile dans une luxuriante jungle de mots plus

Avertissement

vraie que nature et parée des ressorts d'une séduisante dramaturgie populaire. Ce livre est la résultante d'une enquête qui se mue, au fil des pages, en biographie, pour s'en aller à la découverte d'un des personnages les plus captivants que la chanson ait jamais enfantés.

Et parce que sa légende tient pour beaucoup dans son formidable talent de conteur, ce livre emprunte souvent les mots mêmes de l'artiste : entretiens avec la presse ou avec l'auteur et textes de chansons. Pour coller, autant que faire se peut, au plus près de l'intéressé. Et pour le prendre vraiment aux mots...

D'autres scénarios étaient possibles, sans doute aussi valables les uns que les autres, pour raconter Lavilliers. Car, entre rêve et réalité, Lavilliers a plus d'une vie. Comme Blaise Cendrars dont mille colloques auront grand-peine à dissocier le vécu du littéraire. Comme Hugo Pratt se targuant d'avoir treize façons de raconter sa propre existence... On peut, pourquoi pas, s'enfoncer avec Lavilliers, en marcel tout mouillé de chaud, un flingue à portée de main et le pied rivé sur l'accélérateur d'un « gros-cul », au plus profond de la jungle amazonienne. Revêtir comme lui des gants de boxe, à suer sang et eau sur les rings de l'existence. Jouer à notre tour les gros bras entre bandes du Bronx et pègre marseillaise... Ou, plus sagement mais tout aussi sûrement, retrouver à Saint-Étienne puis à Paris et ailleurs les traces, réelles, d'un jeune homme dont l'ambition n'avait d'égale qu'un immense talent en gestation. Un jeune homme qui s'imposera finalement, fardé pour l'éternité d'une lourde mais palpitante légende, comme l'un des géants de la scène française. Tel fut mon choix.

Nous connaissons à peine le Lavilliers que voici : il est pourtant celui dont l'œuvre occupe une bien belle place dans notre discothèque et, si ce n'était une mémoire entre toutes particulière, qui pourrait revendiquer aussi une place d'honneur au panthéon de la chanson.

CHAPITRE I

Le Stéphanois

« Maintenant, je ne veux plus parler de ça.
Personne ne saura quelle vie
j'ai vraiment eue à Saint-Étienne¹. »

C'est un grand dôme qui fut jadis dédié aux sports. Faute de mieux et en l'absence d'une salle de concerts aux dimensions généreuses, on l'a un jour affecté aux spectacles, ceux populeux des artistes en vogue qui caracolent au fronton du show business. Le Palais des Sports s'est en conséquence mué en Palais des Spectacles, qui draine régulièrement de deux à quatre mille spectateurs. C'est une salle au générique forcément prestigieux mais sans vraiment d'âme : public et artistes sont priés de l'amener avec eux. Ce soir de novembre 2005, personne ne semble l'avoir oublié.

Dans quelques mois sera posée, à deux pas de là, la première pierre d'un élégant Zénith de plus de sept mille places. C'en sera bientôt fini du vieux Palais, inutile, qui sombrera sans remords ni regrets dans un juste oubli.

Nous sommes à Saint-Étienne. Le public est stéphanois. L'artiste aussi. Mieux même : c'est *Le Stéphanois*, celui qui, un jour de 1975, par un album entre tous mythique, s'est collé cette appellation d'origine on ne peut plus contrôlée.

1. *La Tribune-Le Progrès*, mai 1983, propos recueillis par Loïc Le Sauder.

Ce n'est pas que la région stéphanoise soit, entre toutes, un « microclimat », une enclave aux règles particulières, non... Mais, ici, c'est différent. Si on est prompt à vous donner de l'amitié, la confiance se mérite tout autrement : sur la distance, sur la fidélité... Pour avoir souffert longtemps, même encore maintenant, de ces sombres clichés éculés convoquant à outrance la mine et la sidérurgie, entre gris-noir et gris foncé, on est ici bien plus sensible qu'ailleurs à l'image qu'on donne de soi. Sans conteste, les meilleurs ambassadeurs sont les Verts, ceux du stade Geoffroy-Guichard, dont on chante pour toujours la geste. Eux et Lavilliers, l'artiste aventurier aux cheveux bouclés, le double autoproclamé de Corto Maltese, le « Nanar » comme on dit ici avec tendresse. Nombreux se targuent de l'avoir jadis connu. C'est parfois vrai. Qu'on aille l'applaudir ou non, qu'on achète ses disques ou pas, tout le monde ici a son avis sur le chanteur, en bien comme en mal. Mais, pour tous, il est indiscutablement *Le Stéphanois* et incarne plus que tout autre cet esprit du lieu, fier et frondeur, rebelle et travailleur. La confiance envers l'artiste l'a emporté depuis longtemps sur tout le reste.

Un incident est venu pimenter la journée : le car des musiciens est tombé en rade sur l'autoroute, du côté de Besançon, la précédente date. Il a fallu, sur-le-champ, trouver un nouvel autocariste. Quand, après une longue attente devant des portes obstinément closes, les spectateurs ont investi la salle, les musicos n'étaient toujours pas arrivés. Pas de balances donc, tout se fera sur le fil, à l'énergie. Arrivé bien avant, Nanar en a profité pour s'exercer, une partie de l'après-midi, avec Balbino Medellín, ce jeune chanteur de vingt-cinq ans déjà ouï sur les tournées et disques de Sergent Garcia et de Mano Solo. Balbino assure, sur plusieurs dates, la première partie de Bernard. Le *Gitan de Paname* qu'il dit être interprète déjà *Les Mains d'or* en duo avec Lavilliers. Aujourd'hui, tous deux ont eu amplement le temps de s'essayer à d'autres titres. Notamment à

Saint-Étienne, une chanson qui, bien qu'absente du présent tour de chant, s'impose en un tel lieu :

*On n'est pas d'un pays mais on est d'une ville
Où la rue artérielle limite le décor.*

(*Saint-Étienne* – Bernard Lavilliers, 1975)

Le concert est depuis longtemps à guichet fermé. Le public ne saura rien des affres de l'après-midi. Si, hormis les chaudes recommandations d'avant spectacle par Lavilliers lui-même, on ne connaissait pas Balbino avant son entrée en scène, c'est sous un tonnerre d'applaudissements qu'il la quitte après sa prestation et plusieurs rappels : c'est peu dire que son « fandango rock tombé des *ramblas* entre Barbès et place Clichy, entre argot et castillan » a séduit... Tchao et à bientôt Balbino ! Un temps d'attente et le rideau s'ouvre : Lavilliers investit la scène en *Voyageur* qu'il est. La tournée se nomme *Escapes*. Mais fait-on vraiment « escale » à Saint-Étienne quand on s'appelle Lavilliers, quand on revient dans la matrice d'origine ? C'est simplement retour au port d'attache, une date définitivement pas comme les autres sur le planning de concerts. Car « on est d'une ville... ». Là, plus qu'ailleurs, le public fait le grand écart : de quinze à soixante-quinze ans, plus peut-être. Peu d'artistes peuvent s'enorgueillir d'un tel et si large auditoire. De prime abord, si vous êtes sur les hauteurs, vous ne voyez que cheveux gris et blancs. Mais, dès l'entame du deuxième titre, venus d'on ne sait où, le ban et l'arrière-ban de la jeunesse sont là, à s'agglutiner au plus près de la scène. Et vous avez cette impression tenace que toute une ville, par toutes ses composantes, est présente, à faire la fête au fils prodige.

C'est le dernier album en date, *Carnets de bord*, la meilleure vente à ce jour pour Lavilliers (plus de cinq cent mille exemplaires vendus), qui forme l'ossature du spectacle. À la

manière d'une mini-anthologie, les autres chansons revisitent par touches l'ensemble de l'œuvre de Nanar : *Betty*, *Traffic*, *Troisièmes Couteaux*, *La Salsa*, *Le Bal*... Même *Chanson Dada*, un texte du surréaliste Tristan Tzara, que Bernard a mis en musique et gravé sur son tout premier album, en 1968. En avisé marin, en pur flibustier, le chanteur mène sa barque habilement, touchant toutes les rives de l'émotion. C'est un grand qui n'a plus rien à prouver, sinon se donner entier, encore et toujours, avec élégance et dignité. Avant des rappels en rafales, le concert se clôt momentanément sur *Attention fragile*. Rien que du bonheur pour toute cette salle bondée...

Qui, du public ou de Lavilliers, est le plus ému ? Après le spectacle, dans les loges, Bernard dira que jamais Saint-Étienne ne lui avait réservé un tel accueil, fait une telle ovation. À ceux qui s'en étonnent, lui rappelant d'autres épisodes en ce même lieu, tous aussi mémorables, il laisse parler ses yeux embués. Il est heureux.

Ses père et mère sont là, comme chaque fois qu'ils le peuvent, comme systématiquement quand le fiston se produit pas loin de chez eux. Le maire de Saint-Étienne avait prévu, ce soir-là, de les honorer de la médaille de la Ville, un peu plus d'un an après avoir accroché au revers de la veste du chanteur de fils la même distinction. L'offre fut poliment déclinée par les parents, au seul prétexte de leur fatigue. Car jamais la famille de Bernard ne s'est prêtée au jeu du vedettariat. Même les sollicitations télévisuelles d'un Paul Amar ou d'un Michel Drucker sont restées sans effet...

Ce concert est un succès qui va bien au-delà des mots. Comme partout, d'ailleurs, à croire que Lavilliers a franchi un palier supplémentaire dans la notoriété, dans la reconnaissance. Mais il est dit qu'ici c'est différent. Des fans font même des centaines de kilomètres pour applaudir Nanar en cet endroit précis, dans l'épicentre du mythe, comme pour prélever l'écume du spectacle, y cueillir la fleur de sel,

N°édition : L.01ELKN000330.N001
Dépôt légal : novembre 2010